

396676

# STANISLAS

EN VOYAGE,

OU

## LE JOUR DES ROIS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. THEAULON.

REPRÉSENTÉ AU THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
LE 6 JANVIER 1812.

---

PRIX : 1 FR. 25 C.

---



A PARIS,

Chez M<sup>me</sup>. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de  
Théâtre et de Musique, rue de l'Échelle, n<sup>o</sup> 10, au  
coin de celle Saint-Honoré.

---

M. DCCC. XII.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

---

STANISLAS, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar. . . .	M. Vertpré.
BRIFFMANN, vieux militaire attaché à son service. . . . .	M. Fichet.
LEGAÏ, son maître-d'hôtel. . . .	M. Edouard.
LEBEAU, son cuisinier. . . . .	M. Fontenai.
MAURICE, jeune militaire. . . .	M. Séveste.
LEROND, aubergiste. . . . .	M. Saint-Léger.
VICTOIRE, sa fille. . . . .	M <sup>lle</sup> . Desmares.
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.	

La Scène se passe dans un village, entre Lunéville  
et Nancy.

( Le Théâtre représente une Salle d'auberge de  
village. Une cheminée occupe la droite de l'acteur;  
à gauche est la porte d'une chambre; une grande  
table, couverte de verres et de pintes, est dans le  
fond; un petit baril est à côté.)

---

**C'EST à l'Actrice qui sait plaire ,  
Et dont la modestie égale l'enjouement ,  
Que l'on voit tour à tour , ou sensible ou légère ,  
Avec grâces en badinant ,  
Peindre même le sentiment ;  
Qui , sans art , sans efforts , pour paraître nouvelle ,  
Sait varier son talent ,  
Sans cesser d'être naturelle ;  
A l'Actrice que nous aimons ,  
Que simplement nous offrons  
Cette légère bagatelle.  
« Mais , dans l'excès de votre zèle ,  
« A qui donc la dédiez-vous ? »  
Ah ! n'allez pas d'un sentiment jaloux ,**

**DESMARES**, ressentir la trop crüeüe atteinte :

Nous l'avons si bien dépeinte !

Elle est charmante, disons-nous,

Trainant tous les cœurs après elle ;

Allons donc , point de querelle ,

Vous voyez bien que c'est à vous.

---

STANISLAS  
EN VOYAGE,  
OU  
LE JOUR DES ROIS.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, VICTOIRE.

*(Le chapeau de Maurice et son sac sont couverts de neige.)*

VICTOIRE, *le conduisant.*

**Q**UOI! Maurice, t'as déserté?

MAURICE.

Peux-tu le penser, ma bonne Victoire? J'ai quitté mon régiment de nuit et à l'insçu de tout le monde, c'est vrai; mais déserté!

AIR : *De la robe et les bottes.*

Non, je n'ai point de la patrie,  
Fui lâchement les étendards;  
Couvert d'une telle infamie,  
J'aurais évité tes regards.  
Mon sergent m'a fait un outrage :  
Je n'ai rien à me reprocher ;  
Mais pour avoir trop de courage,  
Je suis forcé de me cacher.

V I C T O I R E.

T'as tué ton sergent ?

M A U R I C E.

Oh ! non ; mais....

V I C T O I R E.

A la bonne heure : je ne voudrais pas d'un mari qui tuât les gens.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

J'veux un mari doux comme un ange,  
 Et qui m'aime de tout son cœur,  
 Dont tout l'mond' fasse la louange  
 Et qui ne soit pas querelleur ;  
 Un mari dont l'âme soit bonne,  
 Qui, dans ses façons, soit prév'nant,  
 Et qui me prouve à chaque instant  
 Qu'il ne veut la mort de personne.

M A U R I C E.

Je suis ton fait. Ah ! ça, je ne veux pas continuer ma route et me rendre chez mon père ; il ne me recevrait pas ; il faut que tu me caches, dans quelque coin, pendant deux ou trois jours.

V I C T O I R E.

D'tout mon cœur ; mais ça ne se peut pas.

M A U R I C E.

Comment, ça ne se peut pas ? Ne vas-tu pas être ma femme ?

V I C T O I R E.

Je ne la suis pas encore, et pis c'est justement le jour des Rois aujourd'hui ; comme on dit que not' bon roi Stanislas va passer dans not' hameau, mon père, en réjouissance, a prié tous nos amis, tous nos voisins à tirer avec nous le gâteau des Rois.... Si je te fais cacher, on te découvrira, et mon père!...

M A U R I C E.

S'il n'était pas si entêté, ton père, il y a deux mois que nous serions heureux ; mais jamais....

L E R O N D, *en dehors.*

Victoire, Victoire.

M A U R I C E.

C'est lui !

V I C T O I R E.

Va-t-en.

M A U R I C E.

M'en aller, non merbleu : j'entre dans cette chambre et je

me constitue ton prisonnier. (*Il entre dans le cabinet à gauche.*)

S C E N E I I.

LEROND, VICTOIRE, VILLAGEOIS.

LEROND.

Victoire, Victoire, ..... pourquoi donc que tu ne réponds pas quand je t'appelle? V'la une heure que je crie Victoire, ni plus ni moins qu'un régiment de guernadiers français après une bataille.

VICTOIRE.

Me v'là mon père.

LEROND.

Vite, du vin et des verres, pour tout l' monde. (*Montrant un baril.*) Gros-Jean, v'la ton paquet. (*Victoire distribue des bouteilles et des verres.*)

VICTOIRE.

Où donc que vous allez, avec ces munitions?

LEROND.

Je vas te l' dire..... Remplissez vos verres : faut faire une répétition.

AIR : *De Marianne.*

Quant not' bon roi, dans une ville,  
Entre, en quittant l'incognito,  
Les habitans tir'nt à la file  
Les plus gros canons du château :

Par ce tapage,  
On rend hommage  
A sa bonté

Comme à sa dignité ;  
L' canon qui gronde,  
Dit à tout l' monde :

« V'là not' bon roi, buvez à sa santé ! »  
Nous, quand sa Majesté  
Chérie,

De not' hameau prend le chemin,  
Nous prenons nos verr's, et tin, tin,  
V'là notre artillerie.

(*Ils trinquent.*)

## S T A N I S L A S

L E R O N D, *après avoir bu.*

Ça ne va pas.... ça ne fait pas assez de bruit.... Encore une répétition ; verse.

(*Victoire verse.*)

C H Œ U R.

Nous , quand sa Majesté  
Chérie ,  
De not' hameau prend le chemin ,  
Nous prenons nos verr's , et tin , tin ,  
V'là notre artillerie.

(*Ils trinquent.*)

L E R O N D.

Bien ça !.... allez m'attendre à vos postes.... Acoutez ,  
acoutez : n'allez pas boire toutes les munitions avant l'arrivée  
du Roi , au moins.

C H Œ U R.

Nous , quand sa Majesté , etc.

(*Ils sortent.*)

## S C E N E I I I.

L E R O N D, V I C T O I R E.

V I C T O I R E.

Oh! mon Dieu , comme le cœur me bat!..... Le Roi s'arrêtera-t-il ici , mon père ?

L E R O N D.

Ma fine , le courrier ne l'a pas dit.

V I C T O I R E.

Oh! non : dans une auberge de village ?

L E R O N D.

Qu'est-ce que tu dis donc là , toi?..... Mon auberge en vaut ben une autre.

V I C T O I R E.

Et puis , il n'est pas fier , lui.

L E R O N D.

Gageons que tu ne sais pas pourquoi il est si bon , pour tous les malheureux ?

V I C T O I R E.

# EN VOYAGE.

V I C T O I R E.

Maurice ne me l'a jamais dit.

L E R O N D.

Allons : te v'là encore avec ton Maurice.

V I C T O I R E.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Maurice est ben fait pour plaire ;

L E R O N D.

C'est un garçon plein d'honneur ;

V I C T O I R E.

Toujours gai, vif et sincère ;

L E R O N D.

Mauvaise tête et bon cœur.

V I C T O I R E.

Pour vous, complaisant, affable,  
Il prévenait tous vos vœux.

L E R O N D, *s'échauffant.*

Bon vivant, surtout à table ;

Près de lui j'étais joyeux.

V I C T O I R E.

Maurice est bon militaire,

L E R O N D.

Aimé dans son régiment.

V I C T O I R E.

Vous le regrettez, mon père ?

L E R O N D.

Cela m'arrive souvent.

V I C T O I R E.

Bientôt un doux mariage....

(*à part.*) Voyons ce qu'il répondra.

L E R O N D.

A vous unir tout m'engage ;

Je suis de cet avis là.

V I C T O I R E.

Pour charmer votre vieillesse,  
Nos enfans sont près de vous.

L E R O N D.

Je les vois, je les caresse ;

Ils dansent sur mes genoux.

B

## S T A N I S L A S

V I C T O I R E,

Puisque , par un sort propice,  
 Mes enfans comb'l'ront vos vœux ,  
 Faites l' bonheur de Maurice,  
 Afin qu'il vous rende heureux.

L E R O N D.

Vraiment , je serais heureux!

V I C T O I R E.

Hé bien ! mon père ?

L E R O N D.

Hé bien ! ma bonne Victoire ?

V I C T O I R E.

Allons ; une bonne parole.....

L E R O N D.

Je ne demande pas mieux ; et si Maurice était là , vois-tu ?...

V I C T O I R E, *apercevant Maurice qui écoute.*

Parlez , mon père ; oh ! parlez ; comme s'il y était.

L E R O N D.

AIR : *Dans cette maison à quinze ans.*

Maurice est à son régiment ,  
 Où son d'voir le retient , sans doute.

V I C T O I R E, *voyant Maurice s'approcher.*

Pour venir nous voir , en c'moment ,  
 Mon père , je crois l'voir en route :  
 De nous il s'approche déjà ;  
 Faut l'recevoir d'façon accorte

(*Caressante.*) Vous lui direz donc : comme ça ?

L E R O N D.

Je lui dirais : s'il était là ,  
 Gagne moi ben vite la porte.

(*Maurice s'enfuit.*)

V I C T O I R E.

Comment , la porte !

L E R O N D.

Je sis fier , moi aussi.

V I C T O I R E.

Fier ?

L E R O N D.

Oui , morgué , et quand je baillons pour femme à sti-là  
 qui t'épous'ra une jolie fille et une bonne dot , je veux qu'il

se donne la peine de venir la demander ; c'est ben le moins , peut-être ?

V I C T O I R E .

Allons ; c'est encore parce que le père de Maurice.....

L E R O N D .

Tout juste ; parce qu'il a été caporal , qu'il a deux grandes moustaches et une petite pension , Monsieur croit qu'un brimborion de papier qu'il m'a décoché en façon de demande , doit suffire..... Non , morgué ; il viendra , ou je garde ma fille et mon argent.

V I C T O I R E .

Mais il demeure loin.

L E R O N D .

Dix lieues , ce n'est pas le bout du monde.

V I C T O I R E .

Maurice vous a dit souvent comme ça qu'il était vieux , ben estropié.

L E R O N D .

Il lui reste deux jambes , un œil et un bras , c'est assez pour venir , pour signer , pour trinquer et pour fumer sa pipe avec moi.

( *On entend crier : Le Roi !* )

Le Roi ! jarni ! je veux être là pour commander l'artillerie...  
Adieu , ma petite Victoire , sans rancune.

AIR : *Du Méléagre champenois.*

A voir le Roi , quand chacun s'apprête .  
Avec eux tous je vais le recevoir ;  
Toi , mon enfant , ne perds pas la tête :  
Songe au gâteau que nous tirons ce soir.

V I C T O I R E .

Ah ! si le sort me nomme votre reine ,  
Sans aller loin je trouverai mon roi.

L E R O N D .

Oui , puisqu'ici le sort exprès l'amène ;  
Mais celui-là vraiment n'est pas pour toi.

A voir le Roi , etc.

V I C T O I R E .

Pour voir le Roi , quand chacun s'apprête ,  
Un bien plus doux comble mon espoir ;  
Si mon amant n'est pas de la fête ,  
L'amour saura l'en consoler ce soir.

ENSEMBLE.

## S C È N E I V.

MAURICE, VICTOIRE.

M A U R I C E.

Ma petite Victoire, ma chère Victoire, je suis au comble de la joie !

V I C T O I R E.

Eh bien ! ça s'appelle n'être pas difficile ; tu n'as donc pas entendu ?

M A U R I C E.

Dis-moi, le père Laguërite, ce vieil invalide, ancien camarade de mon père, habite-t-il encore ce village ?

V I C T O I R E.

Oui.

M A U R I C E.

AIR : *Du pas redoublé.*

Permetts que je prenne un baiser  
 Pour doubler mon courage ; *(il l'embrasse.)*  
 Le doux feu qui vient m'embrâser,  
 Du succès est le gage :  
 Je dois triompher en ce jour ;  
 Il y va de ma gloire.  
 Oui, bientôt des mains de l'amour,  
 J'obtiendrai ma Victoire.  
*(Il s'enfuit.)*

## S C È N E V.

VICTOIRE, seule.

Maurice, Maurice..... Allons le v'là parti ! L'imprudent ! peut être ben que, dans la foule, on ne le verra pas ;..... mais qu'est-c' qu'il va donc faire ?....

*(Ici on entend crier Vive le Roi !)*

C'est le Roi..... le v'là qu'il entre chez nous.... Il vient ici !  
Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! où me cacher ?

(*Elle court de tous côtés pour se cacher ; Legai et Lebeau entrent, et elle se retire en multipliant ses révérences.*)

SCENE VI.

LE GAI, LEBEAU.

LEBEAU, *riant aux éclats.*

Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils te prennent pour le Roi.

LE GAI.

Puisqu'ils avaient à choisir entre le maître d'hôtel et le cuisinier du prince, leur choix a dû tomber sur moi.

LEBEAU.

C'est ta livrée de maître d'hôtel qui les a éblouis.

LE GAI.

Ou ma tournure noble et distinguée.

LEBEAU.

Mais que dira le prince ?

LE GAI.

Il n'en saura rien ; d'ailleurs, c'est sa faute ; si, au lieu d'avoir la manie de voyager toujours incognito, de se faire annoncer d'un côté et d'aller de l'autre, il était ici, je ne me trouverais pas forcé de prendre sa place.

LEBEAU.

Mais s'il vient à savoir....

LE GAI.

*Vox populi, vox Dei!*... Sais-tu le latin, toi ?

LEBEAU.

Non.

LE GAI.

Eh bien ! je te fais mon grand sénéchal.

LEBEAU.

Tu es fou.

LE GAI.

Dis un mot et je te fais....

Ma foi, les voici.

Tais-toi.

## S C E N E V I I.

LES MEMES, LEROND, VICTOIRE, VILLAGEOIS,  
VILLAGEOISES.

(*Legai est assis, Lebeau est debout près de lui; deux Villageoises portent des fruits dans une corbeille ornée de rubans. Deux Villageois portent des flacons de vin dans une corbeille semblable; ils se placent à la gauche et à la droite de Legai, mais un peu en arrière. Les autres Villageois et Villageoises restent dans le fond et forment le cercle*)

C H Œ U R.

AIR : *Vaudeville d'une visite à Saint-Cyr.*

Recevez, Sir', notre hommage ;  
Par nos cœurs nous somm's conduits :  
Nous voudrions fair' d'avantage ;  
Mais nous n'avons en partage  
Que notre amour et qu'nos fruits.

L E G A I.

C'est bien..... très-bien ; sénéchal, remerciez pour moi ces bonnes gens.

L E B E A U, à part.

Allons.... je serai complice malgré moi.

L E G A I.

M'avez-vous entendu, sénéchal ?

L E B E A U.

Mes amis, Sa Majesté est satisfaite.

L E G A I.

Oui, oui, très-satisfaite. (*Apercevant les fruits.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

L E R O N D.

Sire, ce sont les fruits de not' jardin.

L E G A I.

De votre jardin ? Voyons ça, voyons ça ; approchez, ap-

prochez ;..... (il prend une poire qu'il mange) excellente, sur ma foi ! excellente ! véritable Colmar ! (Donnant à Lebeau la queue de la poire qu'il vient de manger.) Goûte cela, sénéchal.

LEBEAU.

Ah ! Sire !

VICTOIRE.

Comme il est affable !

LEROND.

Je te l'avions ben dit.

LEGAI, apercevant l'autre corbeille.

Qu'est-ce qu'il y a là dedans ? Voyons, voyons ça.

LEBEAU.

Ce sont les vins de ville, Sire.

LEGAI.

Ah ! ah !

LEROND.

AIR : *Que le sultan Saladin !*

Sire, c'est du vin du cru.

LEGAI.

Vin du cru, je suis perdu !

LEBEAU, présentant à Legai un énorme verre qu'il vient de remplir.

Daignez boire, c'est l'usage.

LEGAI, prenant le verre.

Il faut s'armer de courage.

LEBEAU.

Tous le trouverez très-bon.

LEGAI, après avoir goûté le vin, fait la grimace.

Très-bon, fort bon ;

Mon sénéchal a raison.

(Lui donnant le verre.)

Oui, mais pour me satisfaire,

Vide le verre.

(Lebeau oide le verre en faisant la grimace.)

LEGAI.

Comment le trouves-tu, sénéchal ?

LEBEAU.

Excellent, Sire.

LEROND.

Dam ! c'est d'not' meilleur, d'abord.

LEBEAU.

Eh bien ! je vous en fais mon compliment.

L E G A I.

Puisque mon sénéchal le trouve bon, j'ordonne qu'il ne lui en soit pas servi d'autre.

L E B E A U, *bas.*

Te moques-tu ?

L E G A I.

Ah ça, mais dites-moi donc, est-ce qu'il n'y a plus rien ?

L E R O N D.

Ah ! que si fait, Sire, j'ons encore une harangue.

L E G A I, *avec effroi.*

Une harangue ! miséricorde. (*A Lebeau*) Dis-leur donc que j'ai une faim de tous les diables.

L E B E A U.

(*à part.*) Il m'a fait boire le vin, il avalera la harangue.  
(*Haut à Lerond.*) Mon ami, Sa Majesté est prête à vous entendre.

L E R O N D.

Or donc, Sire.

A I R : *Du curé de Pomponne.*

Pour mieux faire notre bonheur,

On sait que dans l'office

(bis.)

L E G A I, *à part.*

Dans l'office !

L E R O N D, *chantant.*

Que vous remplissez....

L E G A I.

Oui, oui, je sais ce que vous voulez dire.... Mais ce que vous ne savez pas, c'est que je suis à jeûn et que je vous ferai l'honneur de dîner ici.

L E R O N D.

Dam, Sire, nous ne savions pas.....

L E G A I.

C'est égal.

A I R : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Pour cet honneur insigne,

Qu'on s'apprête soudain ;

Que le repas soit digne

De votre Souverain.

Si vous ne savez pas comment il faut s'y prendre,

Mon grand sénéchal, sur ma foi,

Est presque aussi savant que moi ;

Il pourra vous l'apprendre.

VICTOIRE.

VICTOIRE.

C'est sûr que nous ferons tout d'not' mieux, d'abord.

LE GAI.

Eh! mais, voilà une jeune fille que je n'avais pas aperçue.

LE ROND.

C'est ma fille, Sire.

LE GAI.

Pesté!

LE ROND.

Elle est assez drolette.

LE GAI, *prenant la main de Victoire.*

Vrai morceau de Roi!

LE ROND, *à Lebeau.*

M'est avis qu'il se connaît en bons morceaux.

LE BEAU.

Oh! je vous en réponds.

LE GAI *donne un baiser à Victoire.*

Elle est charmante!..... Allons, que l'on me conduise à mon appartement. Sénéchal, dites à ces bonnes gens qu'ils reviennent me saluer avant mon départ. (*à Lerond.*) Toi, tu m'achèveras ta harangue..... quand j'aurai dîné.

(*Legai, appuyé sur Lebeau, suit fièrement Lerond; ils font le tour du théâtre et entrent dans le cabinet à gauche.*)

CHŒUR.

Recevez, Sire, etc.

(*Le chœur sort.*)

SCÈNE VIII.

VICTOIRE.

V'là-t'il un fier honneur pour la famille! Et une fière réputation pour not' auberge! Le Roi chez nous!..... Si j'li demandais la grâce de Maurice..... P't'être ben!..... Oh! il me l'accordera, c'est sûr. — Mais Maurice ne revient pas..... ça m'inquiète..... Voyons; il se pourrait qu'il fût de retour..... (*Elle va à la porte où Maurice était caché.*) Maurice, Maurice.....

C

## SCÈNE IX.

VICTOIRE, MAURICE, *en invalide, comme son père est dépeint à la fin de la Scène II.*

MAURICE.

Me voilà.

VICTOIRE, *effrayée.*

Oh! mon Dieu!

MAURICE.

Est-ce que je vous ai fait peur, jeune fille?

VICTOIRE.

Oh! pour ça, oui.

MAURICE.

Vous m'appellez, je réponds.

VICTOIRE, *à part.*

Est-ce que ce serait le père de Maurice!

AIR: *Povero calpigi.*

Quoi! monsieur, vous seriez?....

MAURICE.

Moi-même.

VICTOIRE.

Le père?....

MAURICE.

Oui, d'un fils que j'aime.

VICTOIRE.

Et vous vous appelez?

MAURICE.

Mon nom

Au service était Sans-Façon.

VICTOIRE.

C' n'est pas lui, c' n'est pas là son nom.

MAURICE.

Mais depuis ce temps-là, ma fille,

J'ai repris mon nom de famille!

Et je suis Maurice aujourd'hui.

VICTOIRE.

J'ai deviné que c'était lui. (Bis.)

MAURICE.

Et je suis Maurice aujourd'hui.

VICTOIRE.

Quel bonheur !.... Mon père ; mon père.... Pardon M. Maurice.... Mon père , mon père. (*Elle sort en courant.*)

## SCENE X.

MAURICE *seul.*

Bon ! elle ne m'a pas reconnu.... Mais le papa Lerond ?.... Bah ! il ne sera pas plus clairvoyant que l'amour... Je l'entends ; n'oublions pas que je suis mon père..... Les jambes un peu plus avinées ,.... c'est cela.

## SCENE XI.

MAURICE, LEROND, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Tenez, mon père, le v'là !

MAURICE, *affectant une grande ioyesse.*

Eh ! mais, mille bombes ! Arrivez donc, père Lerond ; mille z'yeux, vous me laissez-là comme une bouteille vide.

LEROND.

Ma foi, je ne ferions que vous rendre la pareille.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Oui, ventregué ! quand de vot' fils,  
 Je consens à faire mon gendre,  
 Vous pouviez ben, sans tant d'sursis,  
 Un peu plutôt ici vous rendre :  
 S'il ne s'agissait qu'd'un peu d'or,  
 Ma colère serait moins grande ;  
 Mais quand je donne un tel trésor,  
 Je veux, du moins, qu'on le demande.

MAURICE.

Là, là, tout doux, beau père ; me voilà, je viens en

toute cérémonie et en personne, vous demander votre fille pour moi,.... c'est-à-dire pour mon fils.

V I C T O I R E.

Ce n'est pas la même chose.

L E R O N D.

Je suis bonhomme moi, et puisque vous me la demandez, je vous l'accorde.

V I C T O I R E.

Enfin v'là le mot lâché.

L E R O N D.

Mais morgué, convenez cependant que je n'avions pas tort, et que depuis un grand mois que je vous attendons..

M A U R I C E.

Un mois ? c'est précisément le temps qu'il m'a fallu.....

L E R O N D.

Pour faire dix lieues ?

M A U R I C E.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Pour me tenter, je pense,  
On mit sur mon chemin  
Tous les bouchons de France ;  
Faut-il être malin !  
Sans soupçon je me livre  
A leurs plaisirs charmans :  
Dans chacun je m'épivre ;  
Ça fait perdre du temps ;  
Ça fait (*bis*) perdre du temps.

L E R O N D.

T'as raison..... Touche-là, et n'en parlons plus.

M A U R I C E.

C'est ça : ne parlons que de la nôce.... Voilà donc la belle enfant qui a estafilé le cœur de Maurice.

L E R O N D.

Comment le trouves-tu ?

M A U R I C E, *baisant la main de Victoire.*

Mille z'yeux.... ! ça vous a un bouquet.

L E R O N D.

V'là ben un compliment d'ivrogne.

M A U R I C E.

A propos d'ivrogne ; j'ai des affaires dans le village.... des affaires importantes, majeures, conséquentes.

L E R O N D.

Avec qui ?

# EN VOYAGE.

21

MAURICE.

Avec le papa Laguérite.....

VICTOIRE *à part.*

Ah ! mon dieu ! Maurice est chez lui !

MAURICE.

Il est mon débiteur.

LEROND.

Ton débiteur ?

MAURICE.

Depuis quarante ans.

LEROND.

Il est tems qu'il te paye ; qu'est-ce qu'il te doit donc ?

MAURICE.

Il me doit une bouteille.....

LEROND.

Depuis quarante ans..... il sera chenu , ce vin-là.

MAURICE.

Je m'en vais liquider cette dette.

VICTOIRE *voulant le retenir.*

M. Maurice , à quand la noce ?

LEROND.

Faut que l'prétendu soit ici , peut-être ben ?

VICTOIRE *à part.*

Il n'est pas loin.

MAURICE.

(*A part.*) Allons le chercher. (*haut.*) Au revoir , la belle enfant..... Mille z'yeux !

## AIR : du petit Matelot

D'un hymen si doux , si propice ,  
Mon cœur d'avance est réjoui ;  
Je sens le bonheur de Maurice ,  
Aussi bien que si j'étais lui.  
Je suis un peu cassé par l'âge ,  
Et j'effarouche le plaisir ;  
Mais pour cet heureux mariage ,  
Ma chère , je vais rajeunir.

Je suis d'un plaisir....! d'une ivresse.....! A ce soir , papa.  
(*Il sort.*)

VICTOIRE , *à part.*

S'il rencontre Maurice , tout est perdu.

L E R O N D.

Jarni ! comme il ressemble à son fils , ce père-là....! Allons, Victoire ; songe au gâteau.

( On entend frapper sur les tables. )

Quel tapage ! on y va , on y va. ( Il sort. )

( On entend frapper sur des bouteilles. )

V I C T O I R E.

V'là le carillon , à présent ; on y va , on y va.

( Elle sort. )

(Nuit.) S C E N E X I I I.

STANISLAS, BRIFFMANN.

( Le Roi est vêtu simplement, ses cheveux sont en désordre ; ses vêtemens sont couverts de neige. )

Quel tems affreux ! impossible d'aller plus loin...! comme me voilà fait ! contraint à laisser ma voiture , et à revenir sur mes pas : estimons-nous heureux d'avoir trouvé cette auberge.

B R I F F M A N N.

Je grains que Votre Machesté ne s'y trouve mal extrêmement beaucoup.

S T A N I S L A S.

Mais , à en juger par la rencontre que tu prétends que nous venons de faire à cette porte , cette demeure doit être celle de la joie. ( Il s'approche de la cheminée , et se chauffe. )

B R I F F M A N N.

Je puis assurer Votre Machesté que l'homme que nous venons de rengotrer sortant de cette lochis , l'y être un cheune homme , tout cheune.

S T A N I S L A S.

C'est un invalide.

B R I F F M A N N.

Tertef ! un invalide gourant à toutes chambres , et crainte de le perdre , tenant son moustache dans le main.

S T A N I S L A S.

Tu as cru voir tout cela , mon pauvre Briffmann.

B R I F F M A N N .

Sire , j'avre vu le moustache , gomme-je vois le mienne.

S T A N I S L A S .

*(A part.)* Il n'en démordra point. *(haut.)* Mais quel motif?

B R I F F M A N N .

Eh ! le mascarade..... peut-être le amour qui se déguise pour tromper la père et le maman.

S T A N I S L A S .

L'amour ? y penses-tu ?

*AIR : Je ne suis pas de ces vainqueurs.*

Je sais que ce fripon d'enfant ,  
 A la fois trompeur et volage ,  
 Change souvent de sentiment ,  
 De forme ainsi que de langage ;  
 Mais pour soumettre , en tapinois ,  
 Jeune beauté tendre et timide ,  
 On ne l'a jamais vu , je crois ,  
 Se déguiser en invalide.

B R I F F M A N N .

Au contraire, Sire ; l'être un ruse de guerre.

*AIR de Lantara.*

Pour entrer dans le citadelle ,  
 Où l'on garde un choli tendron ,  
 Cherchant une ruse nouvelle ,  
 L'Amour se transforme en barbon.  
 Ses cheveux blancs , son front qu'il ride ;  
 Vers la beauté guident ses pas ,  
 Et plus ghacon le groit un invalide ,  
 Mieux il prouve qu'il ne l'est pas.

S T A N I S L A S .

Quoi qu'il en soit , va prendre soin de nos chevaux , et  
 lorsqu'ils seront reposés , nous continuerons notre route.

*(Victoire entre , et s'arrête en les voyant.)*

SCENE XIV.  
LES MÊMES, VICTOIRE.

VICTOIRE, à elle-même.

Eh bien ! par où donc qu'ils sont entrés ?

STANISLAS, du ton du mystère.  
Briffmann, surtout le plus grand incognito.

VICTOIRE.

Ils n'ont pas trop bonne mine !

STANISLAS.

N'allons pas nous trahir.....

VICTOIRE.

Ah ! mon Dieu ! je m'en souviens, j'ons oublié de fermer la petite porte.

STANISLAS d'une voix élevée.

Et quand nous aurons pris.....

VICTOIRE laissant tomber des assiettes.

Pris ?

STANISLAS.

Qu'entends-je ? va, Briffmann.

(Briffmann sort.)

Qu'avez-vous, jeune fille ? qui peut vous effrayer ?

VICTOIRE.

AIR : De Lisbeth.

A cette heure, quand le jour fuit,  
Je vous trouve, et cela m'étonne :  
Ce n'est pas ainsi que, la nuit,  
On entre sans faire de bruit.

STANISLAS.

Mais je crois qu'elle me soupçonne.  
Me trouvez-vous l'air d'un méchant ?

VICTOIRE.

Oh ! non : l'air honnête est le vôtre,  
Mais c'est qu'on m'a dit ben souvent,  
Que l'on peut (bis) prendre l'un pour l'autre.

Et je cours avertir mon père !

(Elle sort.)

## SCENE XV.

STANISLAS.

Allons ; elle me prend pour un voleur ! l'aventure est plaisante..... plaisante , mais pas trop..... je ne suis point connu ; je ne veux pas l'être..... si ces bonnes gens allaient s'obstiner à me prendre.

AIR nouveau.

Quand par mes lois j'ai voulu  
Poursuivre et punir le crime,  
Vraiment je n'avais pas cru  
Pouvoir en être victime :  
Il serait plaisant , ma foi ,  
Grâce à cet ordre sévère ,  
Que pour obéir au Roi ,  
Le Roi fût mis en fourrière.

## SCENE XVI

STANISLAS , LEROND , VICTOIRE.

LEROND à Victoire.

Un voleur , dis-tu ?

STANISLAS.

C'est vous , mon ami..... ,

LEROND à Victoire.

« Mon ami. »

STANISLAS.

Qui êtes le maître de cet auberge ?

LEROND.

Moi-même.

STANISLAS.

Je voudrais qu'il vous fût possible.....

LEROND à Victoire.

Il parle poliment , du moins.

D

## STANISLAS

STANISLAS.

De me donner une chambre.

LEROND.

Une chambre ?

STANISLAS.

Oui ; où , tandis que l'on prend soin de mes chevaux.....

LEROND *se découvrant.*

Un équipage !

STANISLAS.

Je puisse me reposer.

LEROND à *Victoire.*

Plus je le regarde , et plus je trouve.....

STANISLAS.

Je vous payerai bien.

LEROND.

Qu'il a l'air.....

STANISLAS , *lui donnant de l'argent.*

Et , d'avance , prenez ceci .

LEROND *le prenant.*

D'un très-honnête homme.

VICTOIRE.

Est-ce que je me serions trompée ?

LEROND.

Regarde plutôt. (*lui montrant l'argent.*)

STANISLAS.

(*à part.*) Mon or a fait son effet. (*haut.*) Eh bien ?

LEROND.

Dam..... ! ce serait volontiers..... ; mais je n'avons qu'une chambre , voyez-vous.

STANISLAS *riant.*

Il ne m'en faut pas davantage.

LEROND.

Oui..... ; et le Roi , donc ?

STANISLAS.

Le Roi ?

VICTOIRE.

Il est ici.

STANISLAS.

Ici..... ! quel Roi ?

LEROND.

Le meilleur de tous..... ; c'est t'y clair ?

STANISLAS.

Mais , pas trop.

# EN VOYAGE.

VICTOIRE.

Eh ben ! puisqu'il vous faut dire les mots et les paroles....

LEROND.

Laisse donc ; laisse donc : il n'y a pas tant à banguigner....  
connaissez-vous not' bon Roi Stanislas ?

STANISLAS.

Mais oui.

LEROND.

P't'être ben qu'vous avez été ousqu'il demeure à Lunéville,  
à sa Cour ?

STANISLAS.

Souvent.

LEROND.

Il pourrait se faire aussi que vous fussiez attaché à sa per-  
sonne ?

STANISLAS.

Beaucoup.

LEROND.

Eh ben, morgué, regardez par le trou de cett' serrure,  
et vous l'allez voir.

STANISLAS.

Le roi Stanislas..... ? Voilà qui est un peu fort.

LEROND.

Regardez ; regardez donc : il se chauffe en mangeant :

STANISLAS, *soufflant dans ses doigts, en riant.*

Il a assez froid pour cela.

LEROND.

Mais venez donc voir.

STANISLAS, *avec bonhomie.*

Voyons donc le roi de Pologne.

LEROND.

Il est assis, comme on dit, le dos au feu, le ventre à  
table.

STANISLAS, *regardant par le trou de la serrure.*

*(à part.)*

AIR : *Colinette.*

Que vois-je ? mon maître d'hôtel !

LEROND.

Près de ce monarque immortel,

Voyez son sénéchal,

Avec son air jovial ;

## STANISLAS

STANISLAS, *à part.*  
C'est mon coquin de cuisinier.

LEROND.  
Le gaillard sait bien son métier ;  
Voyez comme il trouv' bons,  
Nos poulets, nos pigeons !

STANISLAS, *à part.*  
Les drôles passant par ici,  
Me croyant encore à Nancy,  
Ont fait cette incartade.

VICTOIRE.  
Croyez-vous que c'est le roi que v'là ?

LEROND, *frappant familièrement sur l'épaule du roi.*

Eh ! mais ; *(ter.)* eh ! mais oui-dà,  
Vous n' l'attendiez pas là ;

Camarade,  
Vous n' l'attendiez pas là.

STANISLAS.  
Non, certes !

LEROND.  
Allons, Victoire : l'heure approche, not' monde va v'nir ;  
mets le couvert : *(à Stanislas)* nous allons tirer les Rois ;  
voulez-vous êtr' des nôtres : vous n'êtes pas pu fier que l'Roï,  
peut-être ben ?

STANISLAS.  
Pas davantage, et j'accepte.

LEROND.  
C'est dit..... ; allons, mon enfant, à l'ouvrage : je vas  
faire un tour à la cuisine.

## SCENE XVII.

## STANISLAS, VICTOIRE.

VICTOIRE, *soulevant avec peine une table.*  
O mon Dieu ! comme c'est lourd.

STANISLAS.  
A nous deux, la jeune fille *(il aide Victoire à porter la table.)*

## EN VOYAGE.

29

VICTOIRE.

De ce côté..... là..... ici..... grand merci, mon bon monsieur. (*Deux garçons entrent, et achèvent de disposer une longue table, sur la droite.*)

STANISLAS.

Bien à votre service, la belle enfant.

VICTOIRE.

C'est ben obligeant de vot' part, fatigué comme vous devez l'être.

STANISLAS.

J'en dormirai mieux la nuit prochaine.

VICTOIRE.

N'avoir pas tant-seulement un petit coin à vous donner! Ah! si je ne me mariais pas demain.

STANISLAS.

Demain!

VICTOIRE.

Oui-dà.

STANISLAS.

Et qui épousez-vous?

VICTOIRE.

Maurice.

STANISLAS.

Maurice?

VICTOIRE.

Soldat au régiment de Lorraine; un brave garçon.

STANISLAS.

De ce village?

VICTOIRE.

Non pas, non pas; je vais vous conter ça:

*AIR: de la Romance des Pages.*

Un soldat un jour se présente,  
Dans ces lieux pour être logé;  
Sa démarche était chancelante,  
Il était souffrant, affligé.  
A demeurer moi j' l'engage;  
C'était imprudent: mais,  
Comment voir périr à mon âge,  
Un soldat jeune et Français?

STANISLAS.

Eh bien?

## STANISLAS

## VICTOIRE.

*Même air.*

Mes soins dissipent ses souffrances,  
 Maurice enfin revoit le jour,  
 Et bientôt la reconnaissance,  
 Dans son cœur fait naître l'amour :  
 Sans l'ouloir, je le partage ;  
 Je combats long-tems ; mais,  
 Pouvais-je, hélas ! vaincre à mon âge,  
 Un soldat jeune et Français ?

STANISLAS.

Puisqu'il vous aime et que vous l'aimez, vous voilà bien  
 heureuse.

VICTOIRE.

Oui ; mais il y a quelque chose qui accroche.

STANISLAS.

Eh quoi donc ?

VICTOIRE.

Une chose, voyez-vous, pour laquelle il faut que j'par-  
 lions au Roi avant qu'il ne parte.

STANISLAS.

La chose me paraît facile.

VICTOIRE.

Sans doute ; mais j' ne savons pas comme il faut s'y pren-  
 dre pour cela.

STANISLAS.

Mais, comme vous faites avec moi,

VICTOIRE.

Oh ! c'est ben différent : je n'oserais jamais parler au Roi,  
 comme je vous parle.

STANISLAS.

Je vous aiderai.

VICTOIRE.

Vrai ? queu bonheur... ! Ah ça, sûr, vous êtes un ben  
 honnête homme.

STANISLAS *riant.*

Il vaut mieux tard que jamais.

SCÈNE XVIII.

LES MEMES, LEROND, MAURICE,  
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

CHŒUR, entourant Maurice, que Lerond tient embrassé.

AIR : *Chantons tous la jeune Lise.*

Parmi nous not' Roi s'arrête,  
Et pour combler not' désir,  
Not' plaisir,  
V'là que le Roi de not' fête,  
S'avise de revenir.

LEROND.

Jarni..., mon garçon, v'là ce qui s'appelle arriver à propos.

MAURICE, embrassant Victoire.

Ma bonne Victoire....., il y a un siècle que je ne t'ai vue.

VICTOIRE.

Il y a ben long-tems, toujours. (*à Stanislas*) C'est lui....

STANISLAS.

Ah! Ah!

LEROND.

Ah ça, ton père est ici?

MAURICE.

Je l'ai vu, en arrivant.

LEROND.

Il va venir?

MAURICE.

Oh! ne l'attendez pas.

LEROND.

Pourquoi ça?

MAURICE.

Son camarade Laguërite l'a payé.

LEROND.

Eh bien!

MAURICE.

On a été obligé de le mettre au lit.

## S T A N I S L A S

L E R O N D.

Au lit, pour une bouteille qu'il lui devait ?

M A U R I C E.

Et les intérêts de quarante ans, donc.....

L E R O N D.

T'es raison ; ma foi, nous l'i garderons sa part. Allons ,  
 enfans , à table.

AIR : *Chantons tous, le cœur à l'ouvrage.*

Quand je reçois l'honneur insigne ,  
 D' donner asyle à mon souv'rain ;  
 Prouvez que vous m'en croyez digne ,  
 En n'épargnant guères mon vin.

S T A N I S L A S , à part.

Je bénis le sort qui m'arrête ,  
 Au milieu de ces villageois ;  
 On voit à la cour, mainte fête ,  
 Qui n'est pas la fête des Rois.

C H Œ U R.

{ Quand il reçoit ,  
 etc.  
 { Quand je reçois ,

L E R O N D , à Stanislas.

Vous d'vez être un convive aimable ,  
 Et vous nous faites d'l'honneur à tous ;  
 Mais, quand vous v'nez à notre table ,

Ne vous fâchez pas.....

J'aimerions mieux que c'fût l'roi qu'vous.

(*Ils rient tous.*)

C H Œ U R.

{ Quand il reçoit ,  
 etc.  
 { Quand je reçois ,

*Le Roi est à un bout de la table, à gauche, de manière  
 qu'il tourne le dos à la chambre de Legui et Lebeau ;*

*Lerond est au milieu ; Victoire est entre Maurice et le Roi : la gaité et la bonhomie doivent régner dans ce rustique tableau.*

LEROND, *servant.*

Victoire n'fait pas tant d'attention à Maurice, et songe un p'tit brin à tes voisins qui n'sont pas amoureux.

STANISLAS.

Victoire ? Ce nom doit plaire à Maurice.

LEROND.

Jarni ! m'est avis que ce n'est pas le nom qui lui plaît le plus, dans st'affaire-là.

STANISLAS.

Vous allez donc les marier ?

LEROND.

Ventregué ! il y a ben assez de temps qu'ils s'aimont.

VICTOIRE.

Faut qu'ça finisse.

LEROND, à Stanislas, en la servant.

Vous d'vez avoir faim ; êtes-vous parti de Lunéville, en même temps que le Roi.

STANISLAS.

En même temps.

LEROND.

Et stapendant il est arrivé avant vous : ça va vite un Roi !... et stilà surtout, quand il va soulager les malheureux ! A propos d'ça, faut boire à sa santé.

(*Tous prennent leurs verres qu'ils remplissent.*)

STANISLAS, à part, prenant aussi son verre.

Allons, c'est aujourd'hui ma fête.

LEROND.

Un moment.... Le premier bonheur d'un bon roi, c'est l'amour de ses sujets.... M'est avis qu'il faut crier ben fort, pour qu'il entende comme j'l'aimons tretous..... Ça lui fera plaisir, pas vrai ?

STANISLAS.

Je suis de votre avis.

LEROND *criant :*

A la santé du roi !

E

T O U S.

A la santé du roi !

LEBEAU, *entr'ouvrant la porte, qu'il referme aussitôt :*  
Mes amis, Sa Majesté vous remercie....

L E R O N D.

Là, est-il honnête !

STANISLAS, *à part.*

Les bonnes gens !... Et les effrontés coquins !

L E R O N D.

Ah ! ça... tirons le gâteau à présent ; Victoire, fais-le passer à la ronde.

V I C T O I R E.

Pas d'tricherie surtout... à la bonne franquette.

*(Elle couvre le gâteau d'une serviette et chacun se met à la ronde.*

L E R O N D.

A I R de Doche.

Dans ce jour d'allégresse,  
De ce gâteau, sans nul r'tard,  
Il faut, belle jeunesse,  
Qu'chacun prenne sa part.

L E R O N D.

Si je suis Roi, pour faire merveille,  
Dans mes Etats, j'défendrai l'eau ;  
J'prendrai pour sceptre une bouteille  
Et pour trône un large tonneau.

C H Œ U R.

Dans ce jour d'allégresse, etc.

M A U R I C E.

Aujourd'hui j'ai la main heureuse ;  
J'aurai la fève....

T O U S.

Ce s'ra moi ;

V I C T O I R E.

Voyons, cherchons, j'sis curieuse ;

*(Apercevant la fève dans le gâteau de Stanislas.)*  
 Eh ! mais , c'est vous qu'êtes le roi.

STANISLAS, riant.

En effet , j'ai cet avantage ;

LE ROND.

Buvez rasade , ça se doit.

STANISLAS.

Conformons-nous à l'usage.

*(Il boit.)*

*(Tous, se levant et criant à tue-tête) :*  
 Le roi boit !

SCENE XIX.

LES MÊMES, LEGAI, LEBEAU.

LEBEAU.

Mes amis, voilà Sa Majesté.

*(Tous se lèvent, Stanislas reste assis.)*

LE ROND, à Stanislas.

Mais levez-vous donc , levez-vous donc ; voilà le roi !

LE GAI.

Eh bien ! qu'est-ce , mes enfans ? Vous vous réjouissez ; vous buvez à ma santé, c'est bien ,... très-bien ; remettez-vous : je serais au désespoir d'être un trouble fête..... Remettez, remettez-vous.

*(En disant ces mots, il s'approche de la table et reconnaît Stanislas.)*

Le Roi !

LE ROND.

Morguenne, vous l'avez deviné du premier coup ; c'est lui qu'a eu la fève.

LE GAI, à Lebeau.

Nous sommes perdus.

E 2

## STANISLAS

LEBEAU, à Legai.

Je te l'avais bien dit.

STANISLAS, bas à Legai.

Je vous défends de me faire connaître.

VICTOIRE, à Stanislas,

C'est-ti le moment de parler au Roi?

STANISLAS.

Oui.

VICTOIRE, s'approchant de Legai.

*Air connu.*

Sire, avec votr'permission,  
Je viens vous demander pardon  
Pour un jeune militaire ;

LEGAÏ, dans le plus grand embarras.

Eh bien ?

VICTOIRE.

Qui n'm'est cousin ni frère,  
Vous m'entendez bien ?

LEROND.

Eh ben ! qu'est-ce qu'elle dit donc ?

MAURICE.

Je devine.

LEGAÏ.

Où me suis-je fourré ?

LEBEAU, voyant un signe du Roi.

(A Legai.) Le roi t'ordonne de répondre.

LEGAÏ, à Victoire.

Eh bien ! qu'a-t-il fait ?

VICTOIRE.

*Même air.*

Après avoir, il a grand tort,  
Bien battu son sergent major,  
Craignant qu'on ne l'arrête ;

LEGAÏ.

Eh bien ?

# EN VOYAGE.

37

VICTOIRE.

Sans tambour ni trompette,  
Vous m'entendez-bien.

STANISLAS.

Il a déserté.

LEROND.

Déserté.

MAURICE, à Legai.

AIR : *De Catinat.*

Sire, par mon sergent quand je fus outragé,  
J'eus recours à ce fer pour en être vengé;  
Mais quitter mes drapeaux ! Non, un soldat français,  
Dût-il sauver ses jours, ne déserte jamais.

LEROND.

Bien, mon garçon.

VICTOIRE, à Stanislas.

Mais parlez donc pour nous.

LEGAÏ, à Lebeau.

Que dire ?

LEBEAU.

Tu sais combien le Roi est sévère, pour tout ce qui regarde  
la discipline ?

STANISLAS.

Son embarras me divertit.

MAURICE, montrant un papier.

Mon capitaine m'a permis de m'absenter jusqu'à ce qu'il  
ait obtenu pour moi des lettres de grâce.

LEGAÏ.

Que je refuse.

VICTOIRE.

O mon Dieu !

STANISLAS.

Que j'accorde. (*Il ouvre sa redingotte et montre le cordon  
bleu qu'il a sous son habit.*)

LEROND.

Comme il parle !

MAURICE.

C'est le Roi.

LEGAÏ.

Oui, mon ami, c'est le Roi.

E 3

## STANISLAS

CHŒUR.

AIR : *Vive Henri quatre.*

Un roi qu'on aime  
Veut tromper nos souhaits;  
Erreur extrême!  
Il est, dans ses projets,  
Malgré lui-même,  
Trahi, par ses bienfaits.

STANISLAS.

Relevez-vous, mes enfans; j'accorde à Maurice sa grâce;  
et pour qu'il ne soit plus tenté de se mesurer avec son sergent major, je lui donne une sous-lieutenance dans mes gardes.

MAURICE.

Ah! Sire, mon sang et ma vie...

STANISLAS, *avec bonhomie.*

Il suffit.

AIR d'Adolphe et Clara.

Ton roi connaît de ses guerriers  
Le dévouement et le courage;  
Il sait que de nombreux lauriers  
Dans les combats sont leur partage.  
Il sait que toujours ils sont prêts  
Lorsque le devoir les réclame.

(*Avec bonté.*) Oui, ton roi n'en doute jamais;  
Mais il faut l'apprendre à ta femme.

Mon maître d'hôtel Legai paiera cent pistoles à Lerond pour le dîner qu'il a fait chez lui; il ne faut pas qu'un Roi vive aux dépens de ses sujets.

LEBEAU, à Legai.

Voilà une couronne qui te coûte cher.

LEROND, à Legai.

Je vous achèverons ma harangue, par dessus le marché.

STANISLAS.

Quant à mon cuisinier, il paiera vingt-cinq louis pour le trousseau de la mariée.

LEGAI.

C'est la finance de ta place de grand sénéchal.

VICTOIRE.

Monsieur le sénéchal, vous nous ferez le repas de noces.

SCENE XX.

LES MEMES, BRIFFMANN.

BRIFFMANN.

Sire, vos équipages ils sont arrivés.... (*Apercevant Maurice.*) Tertef, je ne me trompe pas..... Voilà ma vieille jeune homme..... Sire.

AIR de l'avare et son ami.

Vous avez cru qu'un invalide  
Fuyait tantôt de la maison,  
Et dans le respect qui me guide,  
Je croyais n'avoir pas raison.

(*A Maurice.*)

Gamarade,

Parfois l'amour veut qu'on se cache;  
Mais s'il arrivait un échec;  
Pour ne pas paraître un blanc-bec,  
Tenez, voilà votre moustache.

LEROND, à Victoire.

Sa moustache?

BRIFFMANN.

Qu'il avre perdu tout à l'heure, tantôt, lorsqu'il s'enfuyait de cette maison, déguisé en invalide.

STANISLAS.

Est-il vrai?

MAURICE.

Oui, Sire.

BRIFFMANN.

Tertef..... J'avre raison..... je suis content extrêmement beaucoup.

LEROND.

Comment c'était toi?

VICTOIRE.

Qui était ton père?

LEROND, riant.

Jarni! comme il m'a mis dedans!

S T A N I S L A S

S T A N I S L A S.

Pour qu'il ne t'attrape plus, crois-moi, marie-les tout de suite.

L E R O N D.

Oui, ventregué, plutôt aujourd'hui que demain.

S T A N I S L A S.

Adieu, mes enfans; je n'oublierai pas ce jour des Rois.

T O U S, *suivant le Roi.*

Vive le Roi!

## V A U D E V I L L E.

L E R O N D.

*AIR : Vaudeville de Madame Favart.*

Reprenons (*bis.*) nos places à table,

Et que la gaité

Prenne place à notre côté.

Pour fêter (*bis.*) ce jour mémorable,

Amis, épuisons

Et vos chansons et mes flacons.

C H Œ U R.

Reprenons, etc.

L E G A I, à *Lebeau.*

Vainement tu te désoles,

Prends ton parti de bon cœur;

Songe, ami, que nos pistoles

Font naître ici le bonheur.

La gaité brille à la ronde

Grâces à notre cadeau.....

Prends comme tout le monde

Une part du gâteau.

C H Œ U R.

Demeurons (*bis.*) à table.

L E R O N D.

Au gâteau de la richesse,  
 Chacun voudrait être roi;  
 Moi, j'nai pas cette faiblesse,  
 Et j'bénis le ciel, ma foi;  
 Car tandis qu'plus d'un endève,  
 J'suis sûr que dès le berceau,  
 L'bonheur glissa la fève  
 Dans ma part du gâteau.

C H Œ U R.

Demeurons (*ter.*) à table, etc.

L E B E A U.

Mondor, à table, à sa fête,  
 Prétend montrer son esprit,  
 Et pour sa femme il répète  
 Quelques couplets qu'on lui fit.  
 Près de l'épouse qu'on vante,  
 Son amant, criant bravo,  
 Tandis que l'époux chante,  
 Prend sa part du gâteau.

C H Œ U R.

Demeurons (*ter.*) à table, etc.

M A U R I C E.

Du gâteau du mariage,  
 Je vais recevoir ma part,  
 Et mari prudent et sage,  
 Je saurai la manger; car  
 L'amour, ce malin apôtre,  
 Quelque jour incognito,  
 Régalerait un autre  
 De ma part du gâteau.

C H Œ U R.

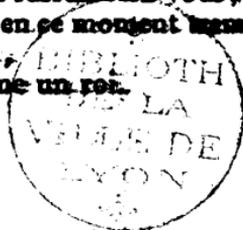
Demeurons (*ter.*) à table.

# STARISLAS EN VOYAGE

VICTOIRE.

Vous qui, pleins de bienveillance,  
Venez à tous nos auteurs  
Donner de votre indulgence  
Les signes les plus flatteurs ;  
Ah ! daigner, par bonté d'ame :  
Accorder quelques *bravo*  
À l'auteur qui réclame  
Une part du gâteau.

Pour les rois (*bis.*) toujours on s'assemble  
Tous les soirs chez nous,  
Comme aujourd'hui rassemblez-vous ;  
Notre auteur (*bis.*) en ce moment sensible,  
Calmez son effroi,  
Il sera content comme un roi.



---

ROTHEMANN, IMP. ORD<sup>re</sup>. DE S. A. I. ET R. MADAME,  
ET DE S. A. E. MADAME LA PRINCESSE PAULINE,  
Rue des Moulins, n<sup>o</sup>. 21.